

Séance du 07 avril 2015

Bernard VANDERMERSCH : leçon XI

Bernard Vandermersch — 1977, ce qui remonte à trente-huit ans. Alors « le Maître, dont l'oracle est à Delphes, ne dit pas, ne cache pas, il fait signe, éventuellement il ordonne. »

Dans la leçon précédente, pour essayer de garder le fil, « Le sens, ça tamponne. Mais, à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que *pourrait être* l'interprétation analytique. » C'est l'idée d'un rapport à ce que devrait être une interprétation analytique. Ça court un peu dans la leçon XI aussi, quoique par-dessous. « C'est pour autant qu'une interprétation juste [*toujours page 119 dans la leçon X¹, c'est pour autant qu'une interprétation juste*] éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Que c'est la vérité, d'être poétique, qui permettrait d'éteindre le symptôme. C'est ça que ça veut dire.

« C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée – quoique, à l'occasion, j'y glisse –, ce n'est pas du côté de la logique articulée qu'il faut sentir la portée de notre dire. Non pas, bien sûr, qu'il y ait quelque part quelque chose qui mérite de faire deux versants [*poétique et logique*]. Ce que toujours nous énonçons, parce que c'est la loi du discours, ce que toujours nous énonçons comme systèmes d'oppositions, c'est cela même qu'il nous faudrait surmonter.

Et la première chose serait d'éteindre la notion de Beau. »

Le beau, le vrai, le bon, ce sont les trois vertus dont il faudrait se déshabiller un peu, quoi. « Nous n'avons rien à dire de beau. » Il faut reconnaître que son titre *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, je ne sais pas si vous trouvez ça poétique ? Moi, je trouve ça très laid ! En tout cas, quand j'ai vu ce titre annoncé, eh bien, j'ai décidé de ne pas y aller alors que j'y allais depuis dix ans. Alors, je me rattrape aujourd'hui ! « Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau [...] ». Ça, je ne suis pas tout à fait d'accord ! Il y a des mots d'esprit qui ont de la gueule. « [...] il ne [se] tient que d'une équivoque – ou comme le dit Freud, d'une "économie", [...] ». Parce que, pour Freud, c'est l'histoire de l'économie de plaisir, enfin, pas de plaisir, c'est un gain de plaisir par économie du refoulement. « [...] rien de plus ambigu que cette notion d'économie [...] ». L'histoire de l'objet petit *a* qui est un plus, c'est un moins, c'est quelque chose qui est à céder pour un plus-de-jouir à récupérer, c'est un différentiel de jouissance plutôt qu'un quantum positif. « [...] rien de plus ambigu [...] mais, tout de même, l'économie fonde la valeur. » Alors, il termine : « Une pratique sans valeur(s), voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer. »

Pierre-Christophe Cathelineau — La poétique qui est évoquée, là, c'est la métaphore et la métonymie mais c'est aussi le faire. La poétique c'est le faire.

B. Vandermersch — S'il m'est permis de faire état d'une interprétation psychanalytique...

P.-Ch. Cathelineau — « Une pratique sans valeur(s) » comment tu l'entends ? Parce qu'on était resté là-dessus.

B. Vandermersch — Il le dit un petit peu. En effet Lacan va continuer sur ceci : « [Un] signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle le Réel. » (*leçon XII p.132*) Et il termine l'année en disant : « Si jamais je vous convoque à propos de ce signifiant [*nouveau l'année*

¹ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Éditions de l'A.L.I., 2014.

prochaine donc], vous le verrez affiché et ce sera quand même un bon signe. » Et qu'est-ce qui a été affiché l'année d'après ? *Le moment de conclure* ! Ce qui ne peut pas être assimilé à un signifiant nouveau parce qu'il l'avait déjà bien sorti son moment de conclure, il y a très très longtemps. Alors, c'est quoi le signifiant nouveau qui n'aurait aucun sens ? Maintenant quand on lit ça après-coup on dit mais la mort ! Mais est-ce que c'est un signifiant ?

En tout cas, je pense que, là, ce qui tracasse Lacan, il le dit, je ne sais pas trop même ce qui le tracasse ? Ça m'a l'air d'être l'histoire du sens entre vérité et Réel, ou du moins, de la vérité au Réel : comment, dans la cure, passer de ce qui serait un souci du vrai à quelque chose qui serait butée sur un certain Réel.

L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, c'est pas très beau ! Il y a des gens qui peuvent trouver ça beau. L'interprétation relèverait du mot d'esprit à condition qu'il ne soit pas beau ? Alors, l'insuccès de l'inconscient. De l'inconscient freudien peut-être... L'insuccès de l'inconscient c'est l'amour, l'amour de transfert, la haine de transfert, en tout cas le sentiment. Comment, pour l'analysant, passer de la quête du vrai à l'abri du transfert, à la rencontre d'un peu de Réel ? Lacan qui n'appuie plus sa certitude sur celle de Freud depuis longtemps, non seulement cherche, comme il dit, mais il en vient même à se demander ce sur quoi il se casse la tête. Il y répond quand même deux fois :

1 – sur le signe

2 – sur l'objet petit *a*.

« Qu'est-ce que [*ça*] veut dire être signe ? » ; et l'objet petit *a*, ce au nom de quoi on rêve. Ce dont se divise le sujet.

Alors, le début de la leçon – je m'aperçois que j'ai fait une paraphrase mais c'est tellement mieux dans le texte que c'est désespérant ! « Le Réel, vous savez, disait-il, se trouve dans les embrouilles du vrai. » C'est le théorème de Gödel, que tu avais longuement expliqué. En 1931 donc, Gödel écrit un petit article qui s'appelle :

Sur les propositions formellement indécidables des Principia Mathematica et des systèmes apparentés.

Je vous le rappelle, pour ceux qui éventuellement ne connaîtraient pas par cœur le théorème de Gödel, qu'il y a en fait deux propositions, deux théorèmes en fin de compte :

« [...] dans tout système formel consistant [*il faut que ce soit vrai ou faux mais pas les deux en même temps. Dans tout système formel consistant*] contenant une théorie des nombres finitaire relativement développée, il existe des propositions arithmétiques indécidables. »

Deuxièmement, « la consistance d'un tel système ne saurait être démontrée à l'intérieur de ce système. » Et ça peut s'étendre à tout système formel. La consistance du langage ne peut pas être démontrée à l'intérieur du langage.

H. Ricard — Ça, c'est vrai pour l'arithmétique mais je ne crois pas que ça le soit pour le calcul propositionnel... je m'adresse à Darmon.

Marc Darmon — Oui. Le premier théorème, il avait 25 ans quand il l'a démontré et avant il a démontré que pour un système formel de logique des éléments pairs, c'était consistant.

B. Vandermersch — Lacan énonce ensuite des propositions que je ne comprends pas très bien : Y a-t-il des uns qui soient non dénombrables ? C'est possible. Car il dit : « [...] nous ne connaissons rien que de fini, et [que] le fini, c'est toujours dénombré. », ça, ça ne me semble pas tout à fait exact parce qu'on peut avoir un tronçon de la droite des réels fini, entre 0 et 1 par exemple, et qui n'est pas dénombrable. C'est-à-dire qu'il y a du continu dont la puissance est aleph 1. Bon !

M. Darmon — Mais c'est par rapport à l'infini. C'est-à-dire il vise le dénombrable là.

B. Vandermersch — Oui, il vise le dénombrable mais y a-t-il des uns qui soient non dénombrables ? Alors, ça veut dire que les uns sont forcément...

M. Darmon — C'est-à-dire qu'il y a des réels.

B. Vandermersch — Ce ne sont pas des réels, les uns, ce sont des naturels.

M. Darmon — Quand il dit : y a-t-il des uns qui ne sont pas dénombrables, il fait allusion aux réels.

B. Vandermersch — Mais ça ne va pas parce qu'après, il dit : « ça m'étonnerait » parce que « [...] nous ne connaissons rien que de fini, et [que] le fini, c'est toujours dénombré. ». Et, là, je pense que ce n'est pas exact, il y a du fini qui est indénombrable. Je dis que c'est bizarre.

M. Darmon — Il parle que d'un ensemble fini des uns.

B. Vandermersch — Que des uns ? D'accord.

M. Darmon — Non, des nombres entiers naturels.

B. Vandermersch — Je me posais la question justement de savoir si une coupure quelconque, le nombre π par exemple, c'est "un" nombre.

M. Darmon — Oui. Alors, est-ce qu'il y a des uns qui ne sont pas dénombrables ? C'est par exemple le nombre π .

B. Vandermersch — Oui. Il dit que ça l'étonnerait.

V. Hasenbalg-Corabianu — Qu'est-ce qui l'étonnerait ?

B. Vandermersch — Ça l'étonne ! Bon, mais je ne comprends pas bien sa question mais de toute façon ce n'est pas important. Incidemment, Melman fait du continu la puissance de l'Imaginaire. Ou plutôt il attribue – j'ai lu ça dans un topo récent – il attribue à l'Imaginaire cette idée de la puissance du continu.

M. Darmon — C'est-à-dire, il dit que ça reste tout de même douteux parce qu'il vient de dire, en quelque sorte, que le nombre c'est le mental par excellence.

B. Vandermersch — Oui, justement ! Comment comprendre ça que le « plus mental de tous les mentaux [...] ce qui se compte. » ?

M. Darmon — C'est le calcul mental !

B. Vandermersch — D'accord ! Oui d'accord. Mais je crois que l'idée c'est que, il l'explique : « L'inconscient a été identifié par Freud, [...], au mental. » Mais, pour Freud, ce sont des mots. C'est un mental tissé de mots. Et donc de uns, on peut dire, je pense quelque chose de cet ordre. Des uns entre lesquels des bévues sont toujours possibles. Mais justement, du fait qu'elles sont possibles, s'il y a du possible dans cet inconscient freudien, ce n'est peut-être pas de l'ordre du Réel justement puisque le Réel, lui :

« [...] de Réel, il n'y a que l'impossible. C'est bien là que j'achoppe.

Le Réel est-il impossible à penser ? [...] [s']il ne cesse pas... de ne pas s'écrire. »

Alors, là, il prend la précaution de dire : l'inconscient identifié par Freud. Ce n'est pas forcément le sien, sa façon de poser l'inconscient.

V. Hasenbalg-Corabianu — C'est l'*Unbewusste*. C'est dans le titre.

B. Vandermersch — Oui, encore que l'*Unbewusste* – puisque tu en fais la remarque – l'*Unbewusste* c'est l'une-bévue, c'est réduire l'inconscient aux manifestations de l'inconscient, à une formation de l'inconscient. L'une-bévue c'est une formation de l'inconscient. Et donc, traduire l'inconscient comme ça, ça ne va pas de soi.

C'est l'attraper par la manifestation matérielle, oui. Mais ça veut pas dire que derrière il y a quoique ce soit. Il y a une manifestation ! En tout cas, il se pose la question !

Donc, le Réel est-il impossible à penser s'il ne cesse pas de ne pas s'écrire ? Y a-t-il un abord possible du Réel ? Alors, soit par l'écriture, soit par le sens, enfin du Symbolique et de l'Imaginaire ? Il me semble que le nœud borroméen est fait pour dire que ce sont des choses parfaitement étrangères l'une à l'autre, sauf que le Réel du nœud, c'est aussi le tressage des trois.

P.-Ch. Cathelineau — Donc, ça s'écrit.

B. Vandermersch — Donc, ça s'écrit d'une certaine façon.

H. Ricard — Comment ça se fait que ça ne cesse pas de ne pas s'écrire, alors ?

P.-Ch. Cathelineau — C'est-à-dire qu'il y a un paradoxe, c'est que d'un côté, il est écrit, dans le nœud et ça ne cesse pas de ne pas s'écrire.

B. Vandermersch — Mais il faut qu'il continue de ne pas cesser de s'écrire si on veut pouvoir écrire le nœud parce que la disparition du Réel en tant que tel, s'il devient inscriptible, du même coup il ne peut plus se tresser avec les deux autres.

Alors, le premier casse-tête de Lacan c'est le signe. Je crois qu'il avait déjà dit à quelqu'un que : c'est pas parce que j'ai promu le signifiant que le signe n'est pas mon affaire, mais je ne sais pas où il dit ça ? S'il y en a un, ici, qui sait ?

À sa question, Lacan ne répond pas tout à fait directement mais évoque la fonction du sinthome en tant que signe. Ça ne va pas de soi le sinthome en tant que signe. « Qu'est-ce que veut dire être signe ? » Je reviendrai sur la négation mais la première chose qu'il dit c'est que « [...] le signe est à rechercher [...] comme congruence du signe au Réel. », ce qui est encore une formule du genre : « le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », c'est-à-dire que c'est une définition récurrente.

M. Darmon — Est-ce que ça a à voir avec la première définition du signe ? Le signe représente quelque chose pour quelqu'un.

B. Vandermersch — ... représente quelque chose pour quelqu'un. J'aurais dû rappeler ça d'accord.

P.-Ch. Cathelineau — Là, ce n'est pas la définition qu'il reprend.

B. Vandermersch — Il y a quelque chose. Je crois que ça reste. Parce que la question est de la congruence du signe avec le Réel. Le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant et n'a rien à voir avec quelque chose, même s'il faut bien quelque chose pour faire la différence entre le S_1 et S_2 .

H. Ricard — Mais c'est tout bêtement l'écriture, la congruence du signe et du Réel. Ça ne veut rien dire d'autre. La phrase d'après : « Qu'est-ce qu'un signe qu'on ne pourrait écrire ? »

B. Vandermersch — Mais le mot congruence veut dire écrire ?

H. Ricard — Non, la congruence du signe au Réel.

B. Vandermersch — Eh bien ? « [...] le signe est à rechercher [...] comme congruence du signe au Réel. », tu remarqueras que la formule est soit un lapsus de Lacan, soit... bon ! En tout cas, elle est un peu récurrente.

La négation, pour Freud, – alors il donne un exemple quand même, enfin là, je m'écarte un petit peu du texte – la négation pour Freud c'est un signe de vérité en tout cas ou de Réel. "C'est sa mère !" Donc là, la négation est un signe de quelque chose pour Freud. Il y assoit sa certitude. Mais, pour Freud, la négation suppose une *Bejahung* préalable avec, je crois, une *Ausstossung* qui produit du Réel aussi. Bon. La négation, là, Lacan la pose d'une façon différente. D'abord, il y a un truc que je ne comprends pas : est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la négation n'a pas à être écrit ? On ne voit pas très bien pourquoi il ne devrait pas être écrit si ce n'est pas pareil que ce soit écrit ou pas écrit quand même ? Alors, je sais qu'une fois, je crois dans un séminaire précédent, il semblait dire : puisque ça ne peut pas s'écrire, on ne l'écrit pas, je crois, ou un truc comme ça, là, ça devait être avant *Encore*, je crois.

H. Ricard — C'est une interrogation, ce n'est pas une thèse, que ça n'a pas à être écrit.

B. Vandermersch — Encore faut-il que la question ait un sens. Quel sens vois-tu à cette interrogation ? « Est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la négation (qui s'écrit comme ça : ¬), n'a pas à être écrit ? ».

M. Darmon — Est-ce que justement il n'a pas à être écrit parce que "ce n'est pas ma mère". C'est justement ma mère ! C'est-à-dire le signe de la négation est barré.

P.-Ch. Cathelineau — Il y a autre chose, là, que je reprends de ce que disait à l'instant, ou qu'a suggéré presque avec un murmure Virginia, c'est que ce qui fait le lien entre *Verneinung* et *Bejahung* et ce qui fait le lien entre signe et Réel, et signe et sinthome, c'est la dimension d'index. Donc, ça ajoute quelque chose de plus à la question du quelque chose pour

quelqu'un. C'est le fait que la négation est un index de ce qui est affirmé et le sinthome est un index du Réel et il n'y a pas d'index qui ne soit effectivement écrit. Vous êtes d'accord ?

B. Vandermersch — Oui.

M. Darmon — Il n'a pas à être écrit.

H. Ricard — Non, il ne pense pas qu'il n'a pas à être écrit. Il se pose la question.

B. Vandermersch — Il se pose la question ! Oui. Alors, du coup, avec ce que tu viens de dire on comprend un petit peu mieux sauf qu'il faut quand même bien l'écrire pour que quelque part...

M. Darmon — Il faut poser la *Bejahung* derrière la dénégation. Donc la *Bejahung* est première.

B. Vandermersch — La *Bejahung* est première chez Freud.

M. Darmon — Elle s'accompagne d'un rejet qui n'est pas la négation. Donc la négation, elle, vient au deuxième étage, à partir de ce qui est affirmé. Du coup, effectivement pour Freud, c'est un indice, made in Germany. En tant que telle, l'opération de la dénégation c'est de l'annuler. Elle n'a pas été écrite dans la mesure où peut-être est-ce de l'ordre de la *Bejahung*, de ce qui est inconscient qui est écrit.

V. Hasenbalg-Corabianu — Est-ce qu'il n'y a pas une distinction à faire entre l'*Ausstossung* dont tu parlais, ce qui est rejeté au moment de la *Bejahung*, et la négation ? Au moment de l'*Ausstossung*, il y aurait... – c'est une petite idée – est-ce que c'est une *Ausstossung* qui a cette idée de Réel qui s'est mis en place ? Si on prend ce moment logique de *Bejahung-Ausstossung*, il y a quelque chose qui est affirmé et le Réel à côté. Alors, la dénégation en tant que telle ne devient pas si nécessaire que ça.

P.-Ch. Cathelineau — Mais c'est un signe.

B. Vandermersch — En tout cas, il dit quelque chose juste après, là, « Le principe du dire vrai, c'est la négation [...] » bon. « Qu'est-ce qu'un signe qu'on ne pourrait écrire ? Car ce signe, on l'écrit réelle-ment. » dit-il.

P.-Ch. Cathelineau — Ça, c'est le sinthome.

B. Vandermersch — Tu penses que, là, il parle du sinthome ?

P.-Ch. Cathelineau — Oui.

B. Vandermersch — Alors, est-ce que... « Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le vrai mente. » Il va dire après que « Le principe du dire vrai, c'est la négation [...] » alors est-ce que c'est vrai, ça ?

« Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le vrai mente. L'analyse est un long chemine-ment. On le retrouve partout ! Que le chemine-mente, c'est quelque chose qui ne peut, à l'occasion, que nous signaler que, comme dans le fil du téléphone, nous nous prenons les pieds [...] »

Bon. Est-ce que c'est pareil de dire qu'on se prend les pieds dans la vérité, dans le souci du vrai ou alors est-ce que c'est de l'ordre du mensonge ? En tout cas, le Réel, lui, ce n'est pas le même problème, puisque le Réel, d'échapper au sens en quelque sorte, d'exclure le sens, lui, du coup, il s'exclut de toute idée de vrai ou de faux.

P.-Ch. Cathelineau — Est-ce que ça indique que ça exclut aussi le mensonge ?

B. Vandermersch — Sans doute ! Ça exclut le mensonge.

V. Hasenbalg-Corabianu — Ça exclut la contradiction...

B. Vandermersch — D'ailleurs il y a un signe du Réel que Lacan utilisait autrefois, c'était l'angoisse. Signe qui ne trompe pas ! Un signe congruent au Réel qui, lui, ne cesse de... oui ?

M. Darmon — Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le vrai mente, c'est-à-dire quand le vrai se dit avec intention.

B. Vandermersch — Quand le vrai se dit avec intention, quand il prétend dire le vrai sur le vrai !

M. Darmon — Voilà. Lacan, il avait un téléphone avec un très long fil et on le voyait en entretien préliminaire, il y avait le téléphone au milieu avec le long fil où on se prenait les pieds effectivement.

B. Vandermersch — Donc, on peut sûrement dire que le vrai ment si le vrai prétend au Réel ou dire, en tout cas, le vrai sur le vrai, se prétend vrai. Quant au Réel, excluant le sens et donc le vrai, il ne saurait mentir. Dans le chemine-*ment* de l'analyse – pour reprendre son terme là – Lacan a toujours situé le transfert négatif comme plus près, je pense, du Réel, que le transfert positif. Et souvent il dit que c'est au moment du transfert négatif que les choses s'accrochent, enfin pas s'accrochent, qu'on bute sur quelque chose. Le transfert positif, lui, c'est l'attribution illusoire ou mensongère du savoir à quelqu'un, quelqu'un qu'on appelle psychanalyste. Mais j'ai peut-être passé des choses.

P.-Ch. Cathelineau — Pourquoi dit-il que le subjonctif est l'indication du modal ? « [...] qu'est-ce qui se module dans ce modal, qui exclurait le mensonge ? » Et il reprend le conditionnel : il exclurait le mensonge. Donc, on est là devant quelque chose qui, dans l'usage du subjonctif, il y a quelque chose qui effectivement concerne, me semble-t-il, la dimension du possible.

H. Ricard — L'éventualité, oui.

P.-Ch. Cathelineau — L'éventualité, le doute. Et le possible, c'est effectivement ce qui s'articule à l'impossible, c'est-à-dire, au fond, on n'est pas sûr que ça exclue le mensonge.

B. Vandermersch — Oui. Enfin :

« [...] nous parions, en somme, sur le fait que le Réel exclue – au subjonctif. Mais le subjonctif est l'indication du modal, [et] qu'est-ce qui se module dans ce modal, qui exclurait le mensonge ? »

P.-Ch. Cathelineau — Là, c'est le possible, en l'occurrence, qui exclurait. Ça peut exclure. ça peut être vrai ou faux.

H. Ricard — Ça peut être vrai ou faux. On ne sait pas.

B. Vandermersch — Oui, mais il n'y a pas que le possible dans le modal ! Ce qu'il y a de plus clair dans le subjonctif c'est que c'est l'incidence du sujet de l'énonciation. Bon ! Alors, ce sujet il se module... on peut dire aussi qu'il y a quelque chose d'impossible à affirmer le... c'est qu'on bute sur un impossible à dire tout.

P.-Ch. Cathelineau — À dire tout, oui ! C'est ça le Réel.

M. Darmon — Est-ce qu'il n'y aurait pas la dimension du souhait dans ce subjonctif ?

B. Vandermersch — Aussi ! Il y a du mensonge, du souhait ou de la crainte...

M. Darmon — Qu'il exclue le sens, que ce réel exclut le sens.

B. Vandermersch — Tu veux dire dans cette proposition-là ?

M. Darmon — Oui, oui

B. Vandermersch — C'est-à-dire un souhait de Lacan ?

M. Darmon — Est-ce que ça indique qu'elle exclue aussi le mensonge ? Ce Réel donc on attend de lui qu'il exclue le sens et le mensonge.

H. Ricard — Le mensonge, il est dans le sens de toute façon.

B. Vandermersch — C'est-à-dire que le Réel, après tout, il faut bien admettre que si on peut éprouver quelquefois son incidence, on ne joue pas avec quand même ! Même dans la psychanalyse. Alors qu'on peut dire que le Réel exclut le mensonge mais comme le Réel, tu ne l'attrapes pas... c'est quand même une supposition. Parce que le Réel, même à l'introduire dans le nœud, dans le calcul du nœud, ça reste quand même quelque chose qui ne s'appréhende ni par les mots, ni par l'image !

P.-Ch. Cathelineau — Oui, oui, c'est vrai.

H. Ricard — Il n'y a pas de vérité du Réel.

B. Vandermersch — Voilà !

Bon ! Alors, vous voyez que tout ça, ça tourne quand même autour de la direction de la cure et comment, à quoi on doit essayer de s'attacher dans cette affaire si on veut éviter peut-être de trop en faire aussi.

En tout cas, il dit :

« Le principe du vrai, c'est la négation, et ma pratique [...] pratique sur quoi je m'interroge, c'est que je me glisse, j'ai à me glisser (parce que c'est comme ça que c'est foutu), j'ai à me glisser entre :

- le transfert, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *néгатif*, mais c'est un fait qu'on l'appelle comme ça [...] »

Mais il ne dit pas entre le transfert négatif et quoi. Ça serait un peu simple de penser que c'est entre transfert positif et transfert négatif mais, après tout !

M. Darmon — Il faut faire avec le transfert de l'analysant.

B. Vandermersch — Il faut faire avec et puis peut-être qu'il faut accepter de se laisser glisser un peu ? Mais enfin, le problème de la glissade c'est qu'on sait où elle commence et on ne sait pas où elle s'arrête. Il vaut mieux qu'il n'y ait pas une falaise...

Donc : « Le transfert positif, c'est ce que j'ai essayé de définir [*comme le*] sujet supposé savoir. » Alors, le sujet supposé savoir « C'est l'analyste. » mais enfin c'est une attribution qui n'est, « [...] qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque. » Donc, ce n'est vraiment pas une imposture mais c'est un fait que c'est comme ça. « Celui qui sait, c'est, dans l'analyse, l'analysant. » Mais, enfin ! Ce qu'il sait, « [...] ce qu'il développe, c'est ce qu'il sait. À ceci près que c'est un Autre – mais y a-t-il un Autre ? –, que c'est un Autre qui suit ce qu'il a à dire [...] ». Alors c'est bizarre parce qu'on aurait pensé "qui sait" et que c'est une faute d'impression. Mais je crois que ça a été remis pareil, c'est "qui suit".

M. Darmon — Qui suit, oui.

B. Vandermersch — L'Autre suit, c'est bizarre comme expression quand même !

M. Darmon — Mais est-ce qu'il ne fait pas allusion à l'analyste là ?

B. Vandermersch — Là, ça serait plutôt l'analyste et du même coup il n'aurait peut-être pas fallu mettre un grand A. C'est l'analyste en tant qu'Autre mais il suit l'affaire, il suit ce qu'il a à dire, il ne peut pas précéder, lui. S'il y en a un qui ne peut pas précéder l'analysant, c'est l'analyste. Il est bien obligé d'attendre que l'analysant en cause.

Bon !

« Cette notion d'Autre [*pourtant, il le dit après, alors, là, c'est l'Autre grand A*], je l'ai marquée dans un certain graphe d'une barre qui le rompt [*et pas qui le barre, qui le rompt*], *A*. Est-ce que ça veut dire que "rompu", ça soit nié ? L'analyse, à proprement parler, énonce que l'Autre ne soit rien que cette duplicité. »

Alors, c'est quoi cette duplicité ? Évidemment, il y a la première idée de la duplicité mais qui ne s'applique pas, c'est la duplicité du sujet, celui qui dit : "je sais bien, mais quand même". Mais, là, c'est la duplicité de l'Autre, je crois que c'est plutôt de l'ordre de la structure, à savoir que – il le dit un peu dans un séminaire précédent – S_2 n'est pas second dans le temps mais il a un sens double. Et puis, il y a cette duplicité sur laquelle on s'est un peu em..., c'est la duplicité symbole/symptôme qui reflète la division du sujet. Enfin, le lieu de l'Autre c'est toujours l'articulation de la différence $S_1 - S_2$, de l'articulation différentielle entre S_1 et S_2 . Comme c'est un lieu de pure différence, c'est un lieu qui de lui-même ne tient pas. On ne peut pas en faire collection. Ce n'est pas le trésor des signifiants, comme il le disait au début. L'Autre c'est vraiment quelque chose d'un lieu qui ne tient pas. Alors, ce qui est plus compliqué c'est qu'il dit « *Y'a de l'Un*, mais il n'y a rien d'autre. » Et pourtant, on pourrait penser qu'il n'y a pas l'Un sans l'Autre. Mais l'Autre, c'est la question de savoir quel est son statut. « *Y'a de l'Un* », il m'a toujours paru un peu difficile de ne pas prendre ça pour un oracle delphien. *Y'a de l'Un* ! C'est le genre de proposition qui a un côté – comment dire ? – abrutissant. *Y'a de l'Un* ! C'est de la révélation divine. En fait, c'est con. C'est beaucoup plus

simple. Enfin, c'est plus simple ! *Y'a de l'Un* et, là, il dit qu'il n'y a que de l'Un, c'est-à-dire du trait unaire, c'est bien de ça qu'il s'agit, là. C'est-à-dire que le trait unaire, ce qu'on sait de l'Autre, c'est uniquement par le trait unaire, par le signifiant, par du signifiant qui sort de l'Autre et qui y retourne, enfin qui y retourne sauf dans le discours analytique d'ailleurs. *Y'a de l'Un*, y'a que cela à quoi on a affaire, c'est-à-dire à des mots effectivement prononcés, des signifiants qui ont effectivement représenté le sujet. Quant à l'Autre, ça reste quelque chose de non-dit. C'est pour ça que quand on veut parler de la sexualité féminine, en disant que c'est la jouissance Autre, plus on en parle et plus on la transforme en jouissance phallique en fin de compte, à celle qui peut se dire avec des mots.

J. Maucade — Cette phrase, si tu permets, "*Y'a de l'Un*" c'est-à-dire quand il y a de l'Un, il n'y a pas d'autre, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a que de l'Un. Et je me permets juste de souligner un point, tu as sauté un petit paragraphe où il dit que tout cela n'est que paradoxes et il se pose la question de la représentation des paradoxes. Et il continue dans les paradoxes, en fait.

B. Vandermersch — Oui. Mais il dit quand même qu'il n'y a pas d'autre : « [...] il n'y a rien d'autre. » ; il n'y a pas d'autre, il n'y a pas de tous, il n'y a que le S_1 qui représente un sujet, lequel reçoit son message de l'Autre sous forme inversée. Mais de l'Autre, il ne surgit que du Un. Je peux l'entendre comme ça. En tout cas, dans la cure, rien de ce qui vient de l'analyste ne pourra agir, que de produire quelque chose de l'ordre du Un, à mon avis, avec évidemment la question de l'objet petit *a* dans l'équivoque parce que sinon c'est l'effet *Yau* d'poêle.

Le trait unaire, eh bien il semble que, pour Lacan, c'est de lui que vient le sentiment en fin de compte. Le trait unaire, il produit – je ne sais plus où il dit ça ? – il produit de la haine sinon de l'amour. Enfin, c'est un trait. Là, je me suis écarté sensiblement du sentiment.

« *Y'a de l'Un*, mais ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités, que j'ai appelé le support, [...] de ce qu'il faut bien que je reconnaisse : la haine en tant que cette haine est parente de l'amour, *la mourre* que j'écris [... *alors c'est bien la première fois qu'il en parle un peu*] (il faut [...] bien que je finisse là-dessus), que j'ai écrit dans mon titre de cette année,

l'insu que sait, quoi ? de l'une-bévue... »

Remarquez que, incidemment, l'insu "que" sait et non pas l'insu qui sait. C'est *l'insu que sait de l'une-bévue*. C'est l'une-bévue qui sait, qui saurait quelque chose de l'insu. C'est banal.

« Il n'y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévue. »

M. Darmon — Comment tu comprends : « C'est bien en quoi les femmes sont plus homme que l'homme. » ?

« J'ai avancé aussi ce quelque chose qui s'énonce de l'universelle, et ceci pour le nier : j'ai dit qu'il n'y a pas de tous. C'est bien en quoi les femmes sont plus homme que l'homme. »

B. Vandermersch — Parce qu'elles ne sont pas-toutes. Voilà ! Il n'y a rien qui fait tout mais il y a du tout quand même. Il y a, dans la découpe, il y a un côté tout et un côté pas-tout, c'est-à-dire un côté qui contient sa limite avec ce point d'exception et de l'autre côté, le pas-tout : « Ces *tous* [donc] n'ont aucun trait commun [*ce qui est assez curieux puisque justement ils se spécifient de porter un trait*] ; ils ont pourtant celui-ci, le seul trait commun, le trait [...] *unaire*. » C'est-à-dire que ça n'est pas un trait singulier selon les corporations, les métiers, les nations etc., ça ne serait que de l'ordre du Un... « Ils se confortent de l'Un. » Mais en quoi elles sont plus homme que l'homme ? Je dois dire que si tu as quelque chose de plus intelligent (*rires*), je ne serai pas fâché...

M. Darmon — A mon avis, c'est parce qu'avec la logique de la sexuaction, il essaye de se passer des notions d'homme et de femme et ce qui caractérise l'ensemble homme, comme tu viens de le dire, c'est l'ensemble fermé, et l'ensemble femme supplémenterait cet ensemble fermé, donc il serait plus homme que l'homme.

B. Vandermersch — C'est un supplément d'homme ?

M. Darmon — Oui.

H. Ricard — Un supplément à l'homme.

M. Darmon — Un supplément à l'homme.

B. Vandermersch — Oui, mais d'être un supplément à l'homme, ça ne les fait pas plus homme !

M. Darmon — Elles sont plus homme que l'homme parce que l'homme reste enfermé dans...

B. Vandermersch —... reste enfermé, oui. C'est-à-dire qu'elles sont plus près de l'Autre primitif. (*rires*)

M. Darmon — Mais non, elles sont plus près du surhomme.

B. Vandermersch — Elles sont plus près du surhomme. Bon, écoute, on ne va pas parler des femmes parce qu'on va encore avoir des ennuis... En psychanalyse, il y a des choses qu'il ne faut pas évoquer : le sexe, les femmes... (*rires*)

Bon, allez, on continue ! Alors : « Cette bévue, c'est ce dont je traduis l'*Unbewusste*, c'est-à-dire l'Inconscient. » Comme j'avais fait cette remarque que quand même ce n'est pas l'Inconscient, c'est une formation de l'Inconscient et cette réserve de Lacan quand même de ne pas entifier.

M. Darmon — Il dit : « ça veut dire tout autre chose »

B. Vandermersch — « [...] ça veut dire tout autre chose, ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot. » Eh bien oui ! Il dit exactement ce que je dis. (*rires*) Et c'est bien de ça qu'il s'agit.

P.-Ch. Cathelineau — Juste une incise sur « les femmes sont plus homme que l'homme. » : à mon avis, c'est – comme le disait Marc – la question de l'ouvert et du fermé, avec la question de ce qui fait trait pour une femme. C'est vrai que, pour une femme, on n'a pas affaire à une totalité ; quand on pense aux femmes, on a affaire à une pluralité, c'est-à-dire à un ensemble ouvert de traits qui ne sont pas dénombrables, qui ne sont pas dénombrables dans une totalité. C'est pour ça qu'il parle – à mon avis – du dénombrable et de l'indénombrable au début de la leçon parce qu'on a affaire à cette question – et il parle de l'Un aussi au début de la leçon – on a affaire à quelque chose qui, chez les femmes, se spécifie d'être des traits un par un. Et donc la spécification du trait qui fait que, chez les hommes, effectivement, on se conforte d'une totalité autour d'un trait. Là, du fait qu'elles ne sont pas toutes, on les dénombre d'une façon qui n'est pas totale mais plurielle. Donc, je crois qu'il y a une différence de logique effectivement et pourquoi c'est en plus ? Parce que précisément elles viennent mettre en évidence le caractère indénombrable de l'Un.

B. Vandermersch — Mais le Un, il est dénombrable. Par définition. Mais, là, je crois que c'est pas tout à fait ça. Dès que tu parles du Un, ça se réfère au Un. L'ensemble supplémentaire, c'est un ensemble qui est connexe, dès qu'il y a du Un là-dedans, c'est du phallique qui apparaît, c'est-à-dire qu'on ne peut pas dire qu'il y a des traits comme ça. Il y a une pluralité de femmes, une par une, mais c'est du côté de l'homme, c'est du point de vue de l'homme qui les prend une par une. Elles, elles ne se vivent pas du tout comme ne faisant pas ensemble, d'ailleurs, il n'y a qu'à voir qu'on peut parfaitement faire "nous, les femmes etc.", ce en quoi d'ailleurs, à ce moment-là, elles ne sont pas dans une position féminine.

P.-Ch. Cathelineau — Non, non, je ne suis pas d'accord avec ça.

B. Vandermersch — Tu n'es pas d'accord mais je ne vois pas comment on peut, à la fois, dire qu'il y a de l'Un et qu'il ne serait pas du phallique. Parce que s'il y a une chose qui fait... Oui, une remarque ?

Pierre Coërchon — Il me semble que, littéralement, il dit qu'il n'y a pas d'universelle chez l'homme (...) c'est pour ça que les femmes (...) pas d'universelle non plus, sauf chez les hommes il y a un trait unaire qui fait universelle.

B. Vandermersch — Oui. C'est quand même très bizarre qu'il dise qu'il n'y a pas d'universelle chez l'homme alors que dans les formules de la sexualité...

P.-Ch. Cathelineau — Oui, mais ça se modifie.

B. Vandermersch — Bon, écoutez, on va faire une séance spéciale sur la question de...
(brouhaha)

V. Hasenbalg-Corabianu — C'est le rapport au trait unaire qui différencie la position masculine. Chez les hommes, le trait unaire il est, il fait partie du système. Chez une femme, le trait unaire c'est un peu par emprunt, alors ça permet de garder une certaine distance par rapport au trait unaire dans ce qu'il a d'idéal, parce que le trait unaire c'est un idéal. C'est ce qu'il dit dans *Les Problèmes Cruciaux*...

B. Vandermersch — En tout cas, c'est très important cette histoire d'homme et femme mais il faudrait vraiment travailler ça.

P.-Ch. Cathelineau — Il me semble que le début de la leçon fait référence à ce passage, c'est une introduction à ce passage, sur le dénombrable et l'indénombrable. C'est en lien.

B. Vandermersch — « [Mais] ça reste [quand même] douteux, [étant donné/parce] que nous ne connaissons rien que de fini [...] ». Et c'est pourquoi on ne connaît pas les femmes et que La Femme n'existe pas. Je crois que ça reste valable. Ça reste une idée qui tient la route quand même. Bon !

Alors, ce qui me semblait important, là, c'est le bémol mis sur l'*Unbewusste* de Freud en le traduisant par une-bévue ; c'est qu'il le ramène aux manifestations de ce que nous appelons l'inconscient, de ce que Freud appelait l'inconscient, lui pour qui c'était un ensemble de pensées et de mots, même si le Ça était un réservoir de pulsions, mais enfin quand même l'inconscient c'était des mots entre lesquels des bévues étaient possibles.

B. Vandermersch — Eh bien, justement, il en a écrit des articles sur l'inconscient mais de plus en plus... il dit, par exemple, à la fin :

« Il n'y a pas de dessin possible de l'Inconscient. [il a parlé tout à l'heure des paradoxes etc.] L'Inconscient se limite à une attribution, à une *substance*, [au sens de quelque chose qui se tient en-dessous] à quelque chose qui est "supposé être sous" et ce qu'énonce la psychanalyse, c'est très précisément ceci, que ce n'est qu'une... je dis déduction, déduction supposée, rien de plus. Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire.

Comment se fait-il pourtant que ça s'énonce ? [alors, je ne sais pas ce que ça signifie]
Voilà l'introduction² centrale de la psychanalyse » Bon.

Mais je vais continuer un tout petit peu parce qu'il y a le deuxième casse-tête de Lacan, là. Donc « Freud se précipite pour dire qu'on a pensé qu'elle ouvrait cette porte... » bon, là, je reprends tout :

« Et c'est bien de ça qu'il s'agit quand nous nous trompons de clé pour ouvrir une porte que précisément cette clé n'ouvre pas. Freud se précipite pour dire qu'on a pensé qu'elle ouvrait cette porte, mais [qu']on s'est trompé. Bévue est bien le seul sens qu'il nous reste pour cette "conscience". La conscience n'a pas d'autre support que de permettre une bévue. »

Je ne vois pas trop le rapport ? La conscience n'a pas d'autre support que de permettre... Ce n'est pas la bévue en tant que telle mais on a l'impression que ce qui fait qu'il y aurait de la conscience, en fin de compte, c'est que justement il y a de l'interruption de conscience, c'est-à-dire de la chute de maîtrise et que c'est ça qui donnerait, en quelque sorte, l'idée de conscience ; que justement, de temps en temps, elle s'interrompt.

² La dernière version de l'édition de l' A.L.I. a remplacé 'introduction' par 'interrogation'.

« C'est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l'inconscient, puisque [*alors, lequel ? puisque*] c'est lui qu'on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver. Rêver au nom de quoi ? [*c'est bizarre ça, au nom de quoi ?*] De ce que j'ai appelé l'objet *a* ». Ça c'est pas le Nom-du-Père. On rêve non pas au Nom-du-Père, on rêve au nom de l'objet *a*, [*mais pourquoi garder ce "au nom de" ?*] à savoir ce dont se divise le sujet, qui, d'essence, est barré, à savoir [*bien*] plus barré encore que l'Autre ».

Incidentement, je me casse la tête... rêver au nom de quoi ? de ce que j'ai appelé l'objet petit *a*... je voudrais quand même signaler qu'il y avait un chapitre de cet excellent livre *Sujet signifiant et objet dans le rêve*, qui est le séminaire de Christiane Lacôte, Roland Chemama et Bernard Vandermersch, il y a un article d'Angela qui s'appelle *Rêvons-nous de l'objet ? C'est exactement ce dont il est ici question. Est-ce qu'on rêve de l'objet ?* Parce que ça paraît aller de soi au départ et puis en fait ce n'est pas si simple ! L'objet petit *a* ! Rêver, en fin de compte, c'est bizarre, c'est le verlan de vrai, si on veut faire un verlan de vrai, on va dire rever.

Alors il se casse aussi la tête là-dessus, non pas, ici, sur le signe, encore qu'il faudrait voir les rapports de l'objet avec le signe, mais bon. « Je me casse la tête, et je pense qu'en fin de compte la psychanalyse, c'est ce qui *fait vrai*. » Alors, ça ! Sur le coup, on a dit mais il fout tout à l'envers, il fout tout par terre ! Est-ce que c'est une bévue de Lacan que de dire une chose pareille : « c'est ce qui *fait vrai* » ? Mais enfin il continue : faire vrai, « C'est un coup de sens, c'est un "sens blanc" ». Comment faire semblant au "sens blanc" c'est-à-dire, en fin de compte, faire semblant de pas de sens. Et pourtant Lacan dit l'analyste, il lui laisse « sa place de "faire vrai", de semblant » Bon, on sait que, dans le discours, c'est le semblant de l'objet lui-même, l'objet dont il n'y a aucun semblant en fin de compte, l'objet dont il n'y a pas de représentation ; ça ne doit pas être très facile de faire semblant de quelque chose qui n'a pas de sens. Enfin, c'est quand même une responsabilité. Parce que du sens, on a tendance à concevoir l'interprétation comme donner du sens à quelque chose qui est..., et d'ailleurs Lacan le dit, lui, dans *Les Quatre Concepts*, il y a l'interprétation, il y a du sens qui doit être donné aussi, qui ne doit pas être raté, mais ça n'empêche pas que, *in fine*, c'est au non-sens, etc. Mais, là, c'est articulé de façon beaucoup plus massive "sens blanc" ! Alors :

« Il y a toute la distance que j'ai désignée du S indice 2, S₂, à ce qu'il produit. [*c'est-à-dire du savoir de l'articulation signifiante à ce qu'elle produit, l'objet*] Que, bien entendu, l'analysant produise l'analyste, c'est ce qui ne fait aucun doute. Et c'est pour ça que je m'interroge sur ce qu'il en est de ce statut de l'analyste, à quoi je laisse sa place de "faire vrai", de semblant, et dont je considère que c'est ailleurs, là, [*où*] vous l'avez vu autrefois, il n'y a rien de plus facile que de glisser dans la bévue, je veux dire dans un effet de l'inconscient – puisque c'était bien un effet de mon inconscient qui fait que vous avez eu la bonté de considérer ceci comme un lapsus, et non pas comme [*ce que*] j'ai voulu [*le*] qualifier moi-même, [...] comme une erreur grossière. »

Vous savez, il s'était planté dans le schéma, dans la formule du discours psychanalytique, ce qui est assez fort de café pour quelqu'un qui l'a produit lui-même, mais bon ! Alors, tout le monde a dit c'est un lapsus, enfin, tout le monde a dû le penser ! Je ne suis pas sûr ! On aurait dû dire : c'est une erreur. En tout cas, l'analyste, a sa place de faire sens blanc, c'est une escroquerie sans doute ? Puisque l'objet petit *a* n'est que le substitut, je pense, que le sujet a à régler pour tenir lieu de garantie de la vérité. Quand il dit que "faire vrai", l'analyste, en fin de compte, il lui laisse sa place de "faire vrai", de faire semblant de l'objet petit *a*, c'est l'objet petit *a* ce n'est pas la vérité. C'est ce que le sujet a à céder en substitut de garantie de la vérité, moyennant quoi, avec un fantasme, il tient à peu près la route, il peut affronter pas mal de problèmes dans l'existence en faisant des symptômes, en faisant des actes manqués, etc., mais enfin il ne délire pas, quoi !

Si ça marche, ça produit du S_1 qui ne s'articulerait pas à S_2 , dans le discours psychanalytique. C'est-à-dire un S_1 qui, pour une fois, ne représente pas le sujet auprès de l'Autre ; l'Autre qui n'est d'ailleurs, là, qu'une fuite en abîme de la différence du un, d'ailleurs Lacan l'écrit $S(A)$, c'est-à-dire ce qui a, comme en place de vérité, sous le semblant que le psychanalyste soutient, en place de vérité c'est un savoir qui ne vaut que d'être $S(A)$ en fin de compte, on peut dire ça. C'est l'inconscient impossible à saisir, donc plus Réel que celui de Freud, parce que celui de Freud, ça reste une articulation de pensées, latentes sans doute, mais qu'il faut faire émerger. Alors que, là, c'est quelque chose de beaucoup plus fuyant. Remarquez, il avait déjà dit ça dans *Les Quatre Concepts*, enfin sous une autre forme. L'inconscient donc se limite, dit-il, à une substance, mais pas au sens du...

En réponse à une question de Martine Bercovici :

B. Vandermersch — Il vaudrait mieux dire que c'est l'inconscient de Freud qui est structuré comme un langage et que, nous, ce que nous avons de structuré comme un langage, ce sont les formations de l'inconscient.

M. Bercovici — Mais ce qu'on a plutôt envie de comprendre, là, c'est que c'est le Réel qui est structuré, qui est une substance au fond, parce que, là, le Réel, effectivement c'est quelque chose qu'on ne peut pas définir, qui est là, tout le temps là, à travers le temps, qui insiste et qu'on ne peut saisir, c'est vraiment la substance en dessous. Comme le sujet, il faut...

B. Vandermersch — Mais c'est le Réel, je pensais, là, au Réel du Symbolique, c'est le seul, à vrai dire, peut-être qui nous intéresse. Il y a eu des Journées sur le Réel en Sciences et le Réel en Psychanalyse, je n'ai pas pu assister aux deux Journées mais...

M. Bercovici — Ça ne parvient pas à son destinataire justement. C'est ce savoir insu qui nous accompagne en permanence et qui nous dirige et qui nous parvient ou pas. Mais c'est un peu ce que Freud disait aussi quand il dit que c'est comme si ma femme de chambre s'apercevait tout d'un coup qu'elle parle le sanscrit. Il y a une espèce de langue...

V. Hasenbalg-Corabianu — Il me semble que le risque c'est de supposer une intention, une volonté à cet espace, c'est-à-dire de le figurer, de l'animer de quelque chose qui voudrait quelque chose de nous alors que je crois qu'il s'agit plutôt... c'est vide, quoi ! C'est plein de choses mais il n'y a pas quelqu'un qui voudrait, qui nous orienterait, il n'y a pas un programme.

B. Vandermersch — Alors, tout de même, ce que dit Lacan juste après c'est une « [...] déduction supposée, rien de plus. Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique [...] ». C'est-à-dire qu'il a, à cette pure déduction supposée se tenir en dessous – l'inconscient, l'inconscient de Freud – il a essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique. Je pense qu'en créant, enfin en appelant Symbolique, il a – comme il dit – quelque chose qui est structuré comme un langage, c'est sa première intention et ça, il faut dire que ça répondait à une nécessité contemporaine, restituer un tout petit peu ce qu'il y avait dans Freud quand même. « [...] a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire. » Ça, c'est plus énigmatique, c'est-à-dire qu'en fin de compte, normalement, on devrait penser : j'ai voulu donner corps à cet inconscient avec la création du Symbolique et aujourd'hui je vous dis que tout cela n'est que pure déduction mais que ça n'a pas de corps, enfin que ça ne tient pas ce corps, le corps, S_2 , là en dessous, en position de vérité, c'est $S(A)$. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien dedans mais...

Je crois que ça veut dire simplement que ce corps, là, qu'il a voulu donner au Symbolique, enfin, à l'Inconscient avec le Symbolique, ça ne parvient pas à l'Inconscient. C'est-à-dire que le S_1 qu'il a forgé en bas n'arrive pas au S_2 de l'autre côté. Je m'appuie sur le discours de l'analyste pour élucider ce truc très particulier. C'est que tout se passe comme si le destinataire de son acte, à savoir de donner corps à l'Inconscient avec la création du Symbolique, eh bien que ce destinataire, à savoir l'Inconscient, lui, non seulement il s'en fout mais il n'a rien reçu. Enfin, je le verrai un peu comme ça.

Maya Malet — Est-ce que ce n'est pas une allusion à la topologie des surfaces par rapport à la représentation de l'Inconscient freudien ? Est-ce que ce n'est pas une allusion à la topologie des surfaces, à une bande de Möbius ?

B. Vandermersch — En tout cas, il y a une chose qui est sûre, c'est qu'il dit « il n'y a pas de dessin possible de l'Inconscient. » Donc, ce n'est pas la bande de Möbius parce que la bande de Möbius, ça se dessine bien.

M. Darmon — Il parle des paradoxes qui sont représentables, à savoir dessinables. C'est-à-dire à mon avis, il parle des cercles d'Euler, (qui pourraient) dessiner les paradoxes.

B. Vandermersch — Enfin, ce n'est peut-être pas un paradoxe, mais quand il dessinait le tore et qu'il faisait son rond sur le tore pour montrer que A et non A étaient en continuité... mais, là, il dit « il n'y a pas de dessin possible de l'Inconscient. » L'Inconscient ce n'est pas un paradoxe.

P.-Ch. Cathelineau — J'ai juste une suggestion par rapport à ce passage. Dans *RSI*, justement à propos de la science, il évoque le fait que les modèles sont construits comme faisant substance – les modèles scientifiques – et il ramène la question de la substance à la question de l'Imaginaire. Ce qui est assez frappant dans ce passage, c'est qu'il dit : « Il ne représente... j'ai parlé tout à l'heure des paradoxes comme étant représentables, à savoir dessinables. Il n'y a pas de dessin possible de l'Inconscient. » Donc, l'un des enjeux qui n'est pas dit dans le passage mais à mon avis, c'est un enjeu qui traverse le passage avec « *substance* », « supposé être sous », « déduction supposée, rien de plus », c'est qu'on a affaire, dans cette démarche à l'égard de l'Inconscient, à des constructions qui sont des constructions imaginaires. C'est-à-dire qu'on est aux prises avec la question de l'Imaginaire, on est aux prises avec la question de la représentation, du dessinable, du dessin possible de l'Inconscient et donc on est dans cette difficulté. Et ensuite, il dit : « Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire. » Donc, ça veut dire qu'il y a – comment dire ça ? – y compris dans une démarche radicale qui essaie d'isoler le Symbolique pour effectivement rendre compte du Réel, la question de l'Imaginaire est toujours là, comme une butée, pour aborder la question de l'Inconscient, non ?

J. Maucade — Dans la cure, l'Inconscient ne passe pas par le Symbolique, c'est ça qu'il dit. C'est-à-dire que le psychanalyste, dans sa position, s'il veut faire passer l'Inconscient, c'est certainement pas par le Symbolique.

B. Vandermersch — En tout cas, je vois que vous arrivez à faire beaucoup de choses avec... alors que j'ai l'impression que ce qui est dit était très bien, et suffisant (*rires*). C'est-à-dire : « Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique » c'est-à-dire qu'à l'inconscient j'ai voulu donner corps avec le Symbolique, c'est-à-dire j'ai dit qu'il était structuré comme un langage. Il « a très précisément ce destin [*que ça*] ne parvient pas à son destinataire ». Alors soit le destinataire c'est moi, c'est toi ou Lacan lui-même.

M. Darmon — Ou ce qu'il a voulu faire ça ne parvient pas à nos oreilles.

B. Vandermersch — C'est-à-dire que ça voudrait dire que vous n'avez toujours pas compris que l'inconscient c'est du Symbolique. Mais ce n'est pas ça ; ce n'est pas : vous qui n'avez pas compris que l'inconscient est structuré comme un langage – d'abord ils le répètent tous depuis vingt ans déjà – mais c'est qu'il y a quelque chose, là, que cette histoire-là, l'inconscient, lui, eh bien ça ne l'a pas nourri que Lacan, lui, ait dit... ça ne lui a pas donné corps pour autant. Et puis c'est toujours un Réel qui est là et dont on n'a aucune espèce d'idée... Voilà !

P.-Ch. Cathelineau — Sauf à le substantifier.

B. Vandermersch — Sauf à le substantifier ! Mais quand vous recevez un patient, un analysant possible, on essaie de lui faire admettre l'idée qu'il y a de l'inconscient mais, en gros, ça se limite simplement à : il y a dans ce que tu dis, des choses que tu ne sais pas que tu sais. Mais dis comme ça, le mec, il se tire ! (*rires*) Ce n'est pas facile ! Ce n'est pas facile !

Non, mais ce n'est pas facile de faire entendre qu'il y a quelque chose au-delà de la maîtrise du langage, chez n'importe qui, sans lui donner un peu de substance. Et on va donc en dire quelque chose. Alors, on a de la chance quelques fois qu'il fasse un lapsus dès le premier entretien mais ce n'est pas très judicieux d'appuyer dessus à ce moment-là.

V. Hasenbalg-Corabianu — Ce que vous dites là me rappelle un échange qu'a eu Marc avec Melman par rapport aux équivoques. Il y avait comme deux interprétations différentes de l'équivoque dans la cure. Alors, l'une c'était le patient est engagé dans une voie de sens, il fait son équivoque, on le souligne, il y a comme une cassure, une rupture mais pour retomber sur ses pattes avec le deuxième sens de l'équivoque, phalliquement orienté, mais c'est ça que l'un de vous deux soutenait, je ne me souviens plus lequel, mais l'autre, je crois que c'était Melman, soulignait le fait que cette cassure est là surtout pour percevoir le non-sens et qu'on puisse retomber sur nos pattes. C'est très joli mais il fallait retenir de ça qu'on est fait de ce phénomène qui produit une cassure de là où on est installé, l'inconscient ; ce que tu disais tout à l'heure.

B. Vandermersch — Mais ce que je dis, moi, c'est qu'il ne suffit pas de faire l'équivoque, il faut que dans l'équivoque il y ait quelque chose de l'objet qui soit entre-aperçu, c'est-à-dire qu'il y ait quelque chose de ce qui a soutenu le manque à être du sujet parce que sinon, comme je le disais tout à l'heure, tu peux faire équivoque sur des tas de mots et c'est l'effet 'yau de poêle' parce que la cassure... Le non-sens, il est toujours inscrit en nous sous la forme de quelque chose, d'un objet, de la pulsion qui vient là. C'est-à-dire que ce n'est pas simplement le non-sens ; il y a une équivoque, la personne tombe sur le non-sens, non-sens de l'équivoque, "yau de poêle", eh bien ça ne va pas forcément faire interprétation ! Il ne suffit pas de tomber sur le non-sens, il faut qu'il y ait quelque chose qui touche, qui fasse signe du Réel, je pense que c'est du côté de l'objet petit *a*... ça n'empêche pas effectivement qu'il y aura toujours une équivoque qui a un sens et on retombe sur un autre.

H. Ricard — On retombe sur un autre. Lacan, il dit les deux trucs que tu as présentés, Virginia.

M. Darmon — C'est à propos du n'importe quoi ?

V. Hasenbalg-Corabianu — Du n'importe quoi ? C'est-à-dire ?

M. Darmon — C'est l'analysant qui dit, qui répète n'importe quoi, n'importe quoi, n'importe quoi.

B. Vandermersch — Et alors, à ce moment-là ?

M. Darmon — Son l'analyste lui dit mais que porte le nain ?

B. Vandermersch — Que porte le nain ? Ah, c'est Marchal, ça ?

M. Darmon — C'est Marchal, oui.

B. Vandermersch — Que porte le nain ? Le nain porte quoi ?

V. Hasenbalg-Corabianu — Le nain porte quoi ? Voilà ! Je ne vais peut-être pas l'articuler à la pulsion, si tu me le permets, mais je crois que c'est une distinction importante par rapport à la fin de la cure. C'est-à-dire de percevoir qu'il y a ce non-sens. Je crois que le Réel, il est là, dans ce qui fait cassure. Alors, quand on trouve le deuxième sens, ben, on se dit ouais, l'inconscient, il est là, ouais ! Mais Melman insistait sur le fait qu'il y a ça, cette cassure. Il me semble que la fin de la cure est à concevoir plutôt dans le sens que tu inscris quelque part quelque chose que tu ne peux pas inscrire autrement que dans cette béance, tu vois ?

H. Ricard — C'est ce qu'il dit en même temps avec l'objet.

B. Vandermersch — C'est la question qui est problématique, c'est savoir si cet objet petit *a*, dans le nœud borroméen, c'est un trou ou – ce à quoi on peut arriver quand même – c'est à ce qu'on s'était fait comme objet, pour répondre à la question du désir de l'Autre. Parce que c'est à partir de quelque chose du vivant qui a été cédé. Il n'y a pas que du langage et de la logique là-dedans. Il y a le vivant qui est pris dedans. C'est pour ça que quelquefois je suis un petit peu... je veux dire de pas rester sur le non-sens... enfin, comme s'il n'y avait que du non-

sens. Bien sûr c'est le non-sens, l'objet petit *a* n'a aucun sens mais il y a quelque chose du vivant qui a été cédé là-dedans. C'est tout ce que je veux dire.

Stéphane Renard — Le non-sens auquel vous faites allusion, est-ce ça fait référence à la pulsion de mort ?

B. Vandermersch — Non. Enfin, toute pulsion est pulsion de mort mais...

Il faudrait prendre, une interprétation, tu en as donné une qui est pas mal.

M. Darmon — Par exemple, dans le nain qui porte quoi, j'avais souligné que le nain c'est un des noms de l'objet. Nain. Ce n'est pas n'importe quoi et ça relançait le sens, l'autre sens.

B. Vandermersch — C'est-à-dire je crois qu'il y a des interprétations qui sont des interprétations en cours de cure et qui délivrent un sens qui n'est pas le sens final. Par exemple, j'ai une fois raconté cette histoire d'une jeune femme qui était née après un enfant mort, un garçon [Passage non transcrit pour des raisons de confidentialité. L'intervention jouait sur une équivoque : « ce n'est pas optimal... » - « Au pt'it mâle ? » qui semble avoir permis la levée d'un symptôme et inauguré le processus de fin de cure.]

V. Hasenbalg-Corabianu — Mais, c'est beau !

B. Vandermersch — Voilà ! Je suis embêté parce que c'est beau. Et il ne faudrait pas que ce soit beau nous dit Lacan ! Mais, en fin de compte, ce que je veux dire c'est qu'il y a un sens qui est délivré et que ça aurait été dommage de ne pas le délivrer. Bon. Ce qui n'empêche, dit Lacan, qu'au dernier terme c'est au non-sens du signifiant. Mais enfin tout le monde n'a pas l'intention de devenir psychanalyste. Et il y a bien des gens qui disent maintenant ça va, je peux vivre.

M. Darmon — C'est une époque où – dans le séminaire où il énonce ça – il fait référence à l'article de Laplanche et Leclaire avec '*Poordjeli*' etc., c'est-à-dire une conception de l'analyse qui devait aboutir à une formule littérale : non-sens. Alors, je ne sais pas si on peut reprendre ça ?

H. Ricard — Quand il parle de l'équivoque, il y a une restriction du Symbolique – ça c'est dans *RSI* – et à ce moment-là l'Imaginaire du sens est écarté. Donc, ce n'est quand même pas sans rapport avec un non-sens, l'articulation signifiante ! C'est dans *RSI*, cette mise en place de l'équivoque. Donc, je crois que c'est maintenu le non-sens, ce n'est pas...

B. Vandermersch — En tout cas, dans *Les quatre concepts*, il dit très clairement que l'interprétation – comment il dit ça ? – elle doit avoir un sens, qui ne doit pas être manqué. D'ailleurs, très souvent, il critique les post-freudiens qui la bouclent tout le temps, qui ne disent rien, au point qu'on se demande quelquefois s'il y a encore de l'interprétation, puisque c'est uniquement du travail sur les défenses du Moi etc. Donc, il dit quand même qu'il y a un travail d'interprétation dans l'analyse.

V. Hasenbalg-Corabianu — Dans *Les problèmes cruciaux*, il parle de poésie et non-sens, dans l'effet de sens.

M. Darmon — Oui, mais là, il insiste énormément, dans ce séminaire, sur la poésie. Pouâte-assez. Il y a quelque chose qu'il faudrait éclaircir, c'est dans la leçon précédente sur, justement, la signification et le sens, quand il parle de la poésie amoureuse et de la signification vide de l'amour. Il dit que dans la poésie, dans le double sens, dans les deux sens, il y en a un qui doit être annulé.

B. Vandermersch — Dans la poésie, oui :

« Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent ? C'est, bien entendu, en le remplaçant, ce sens absent, par ce que j'ai appelé la signification. La signification n'est pas du tout ce qu'un vain peuple croit, si je puis dire. La signification, c'est un mot vide, autrement dit c'est ce qui, à propos de Dante, s'exprime dans le qualificatif mis sur sa poésie, à savoir qu'elle soit "amoureuse". L'amour n'est rien qu'une signification, c'est-à-dire qu'il est vide et on voit bien la façon dont Dante l'incarne, cette signification. Le désir a un sens, mais l'amour tel que

j'en ai déjà fait état dans mon séminaire sur *L'Éthique*, [...], ça n'est qu'une signification. »³

C'est-à-dire un mot vide. C'est bizarre : c'est vide parce que ça ne fait pas effet de sens ? En gros, c'est comme ça que tu l'entends ?

M. Darmon — Je m'interroge sur ce passage et j'ai l'impression qu'il est fondamental pour ce qui concerne l'interprétation comme poétique.

B. Vandermersch — Parce que ce n'est pas très clair :

« La parole pleine, c'est une parole pleine de sens. La parole vide, c'est une qui n'a que de la signification. J'espère que Mme Kress-Rosen, dont je vois toujours le sourire futé, [*je ne sais pas si c'est très important*] ne voit pas à ça un trop grand inconvénient. Je veux dire par là qu'une parole peut être à la fois pleine de sens – elle est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée... C'est parce que le mot a double sens, qu'il est S₂, que le mot *sens* est plein lui-même. [*C'est-à-dire qu'il est plein parce qu'il est double. C'est-à-dire il n'y a plus de place.*] Quand j'ai parlé de vérité, c'est au sens que je me réfère ; mais le propre de la poésie, quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification... »⁴

Ce qui est curieux car il a l'air de dire que, du coup, la poésie de Dante...

M. Darmon — Qu'une signification, c'est-à-dire que le lien entre deux mots vide.

B. Vandermersch — Ah, oui ! C'est ça qui est compliqué.

« La parole vide, c'est une qui n'a que de la signification. [...] le propre de la poésie, quand elle rate, c'est [...] de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens, ce qui ne se conçoit qu'à réaliser, si je puis dire, cette coupure, c'est-à-dire à faire qu'il n'y ait qu'un sens, le vert recouvrant le rouge dans l'occasion. »

V. Hasenbalg-Corabianu — Le vert recouvrant le rouge ?

B. Vandermersch — Oui, c'est parce qu'il y avait ses schémas de deux tores.

M. Darmon — C'est frappant de dire que la poésie, le processus consiste à ce qu'il n'y ait qu'un sens. Alors, est-ce que ce sens c'est la matérialité même du langage qu'il faudrait faire sonner ?

Mr X — Jakobson évoque la poésie, il évoque cette identification du son et du sens.

M. Darmon — Et c'est repris par Lacan dans la leçon suivante.

Mr X — Ça a été repris aussi de manière un peu différente par Barbara Cassin quand elle est venue faire le Colloque à l'EPhEP, où elle a parlé de la parole à qui il était difficile de ne donner qu'un seul sens et qui ne pouvait être qu'une parole juste quand elle n'avait qu'un seul sens.

B. Vandermersch — En tout cas « Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent ? », puisqu'il faut en enlever un, « C'est, bien entendu, en le remplaçant, ce sens absent, par ce que j'ai appelé la signification. » C'est étrange parce qu'on a l'impression qu'il déprécie la poésie.

V. Hasenbalg-Corabianu — Il déprécie la signification.

B. Vandermersch — « L'amour n'est rien qu'une signification... » Il y a un des deux sens qui est remplacé par la signification.

M. Darmon — C'est ça.

B. Vandermersch — C'est ça ! C'est l'un des deux.

M. Darmon — C'est pour mettre l'autre en valeur en quelque sorte.

B. Vandermersch — Ah oui ! D'accord.

³ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Éditions de l'A.L.I., 2014, Leçon du 15 mars 1977, p. 111.

⁴ Ibidem.

V. Hasenbalg-Corabianu — Parce que quand il est raté, il n'est que signification.
B. Vanderersch — Bon, d'accord. Bon, eh bien...
V. Hasenbalg-Corabianu — Merci, Bernard !
B. Vanderersch — Merci.

*Transcription Marie-Jeanne Combet
Relecture Elisabeth Olla-La Selve*